

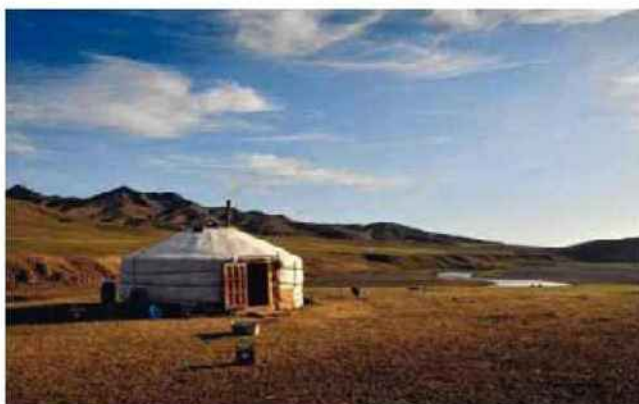


## ROMANS FRANÇAIS

# Polars nomades

Ian MANOOK. Olivier TRUC.

L'un écrit des thrillers avec des chamanes mongols, l'autre compose des récits mémoriels sur une communauté spoliée en Laponie. Chacun offre son troisième polar en cet automne.



Un petit combi « russe bleu tout-terrain » crapahute à toute berzingue vers une ligne de crête, secoué par les sables et les cailloux de la steppe. A son bord : quatre jeunes hommes dont on ne sait trop s'ils sont ivres ou exténués. Avant de pouvoir parvenir au sommet, ils stoppent net devant un cadavre enroulé, désarticulé, ligoté. « Magnifique », dit l'un des jeunes, « macabre » et « morbide », rétorquent les autres. Ils s'accorderont sur « morbide et beau », car « morbide n'a rien à voir avec la mort. C'est juste quelque chose de malsain et d'anormal ». Cette scène d'ouverture de *La Mort nomade* est à l'avenant de celles des deux polars précédents de Manook (*Yeruldelgger* en 2013, *Les Temps sauvages* en 2015) : un cadavre en pleine steppe, une cocasserie tragique et envoûtante. Décor planté, lecteur embarqué. Si la nouvelle virée de l'auteur en terre mongole débute de façon similaire aux deux autres, elle élargit encore le spectre. C'est la réalité locale autant que géopolitique qui est ici décrite, et elle s'avère correspondre à l'approche du « morbide » par ses personnages. Yeruldelgger est toujours là, il a quitté la police, écarté par la corruption. Retiré dans sa yourte au cœur du désert de

Gobi, cet « ex-flic à peine repenté de vingt ans de violences », toujours hanté par le meurtre non élucidé de sa fille, cherche à s'inscrire différemment dans le monde. Voilà qu'une « femme guerrière », une « amazone dans le levant » vient le voir : seul Yeruldelgger peut punir ceux qui lui ont, à elle aussi, enlevé sa fille. C'est ensuite une autre femme qui s'adresse à lui, au sujet du cadavre initial. Bientôt, il y aura un charnier...

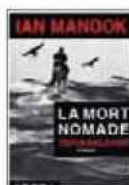
Comme dans *Les Temps sauvages*, Manook empile les cadavres pour mieux les relier par une même cause : les agissements de grandes multinationales en Mongolie. Comme le précédent, ce nouveau roman part d'une intrigue locale pour mieux suivre le parcours international des flux et des corrompus (Canada, New York, Paris, Australie). Nous voici sous les feux croisés de mercenaires agissant pour les compagnies financières et les politiciens corrompus, de jeunes militaires fidèles aux serments ancestraux de Gengis Khan et d'un Yeruldelgger héraut d'un monde qu'il refuse de céder : la Mongolie des chamanes et des nomades. On reprochera ici un rythme trop

page turner. Mais on surlignera la puissance poétique d'une réflexion sur la façon de vivre en préparant la fin des temps, sur le choix entre le souvenir ou l'oubli.

Comme Manook, Olivier Truc offre en cet automne son troisième polar ethnologique. Et comme son confrère, l'auteur du *Dernier Lapon* (2012) et du *Détroit du Loup* (2014) démarre par une scène marquante, dans la boue et dans le sang, en un matin où les hommes sont acculés à la folie par « les torrents qui jaillissent des cieux ». Ce déluge s'abat sur des éleveurs samis au moment où ils procèdent au rituel annuel de l'abattage des rennes. Incipit d'apocalypse, au terme duquel un des hommes découvre des os dépassant du bourbier. On retrouve ensuite les protagonistes habituels de Truc : Klemet et sa jeune coéquipière Nina, les deux flics de la brigade des rennes. Nous voici de retour en territoire lapon, à cheval sur la Norvège, la Suède, la Finlande et la Russie. Où vit le dernier peuple aborigène d'Europe, les Samis, qui occupent ces terres du grand nord depuis plus de cinq siècles et qui en sont progressivement dépossédés depuis des décennies par la Suède. Un peuple raconté par un auteur qui, correspondant du journal *Le Monde* à Stockholm, est allé plusieurs fois à sa découverte. Après le trafic pétrolier dans le livre précédent, Truc raconte ici comment une confédération d'agriculteurs défend coûte que coûte un sol qui recèle des ossements et des trésors qui illustrent leur histoire, certes, mais aussi notre destin. Plus encore, son écriture à hauteur d'homme se dédouble d'une immersion vers le côté obscur du monde et des âmes, portée par des personnages très ambivalents (Klemet notamment est taraudé par l'origine lapone de sa citoyenneté suédoise). *La Montagne rouge* renforce la densité littéraire de cette série sur la « police des rennes » : rarement, ces derniers temps, on aura traité des racines mémorielles d'un peuple en jouant ainsi sur le pouvoir de la fiction et la signification d'une « terre-mère ». Entre éternité et globalisation, ces deux polars nomades dansent avec talent sur la ligne de crête.

Hubert Artus

★★★ *La Mort nomade* par Ian Manook, 432 p., Albin Michel, 21,90 €  
★★★ *La Montagne rouge* par Olivier Truc, 512 p., Métailié, 21 €



ALÉXANDRE SKITLER/PHOTONISTO